

Sentimental, diriez-vous ? À propos d'un voyage de Laurence Sterne

Hervé Dumez

— Cette question, dis-je, est mieux réglée en France...

O n entre dans ce livre comme on ouvre une porte sans savoir ce qu'il peut bien y avoir derrière, par une phrase prise au beau milieu d'une conversation. Et comme la phrase originale est en anglais (*They order, said I, this matter better in France*), on peut se dire que l'on est quelque part sur Albion, peut-être dans un appartement londonien à la fin d'un dîner, quand le porto accompagne le stilton. Rien ne permet de le préciser. Un convive devrait alors dire : « *Je n'en suis pas si sûr* », ou, au contraire, « *Je suis bien d'accord avec vous* », expliquer pourquoi, et l'on saurait alors ce qui est mieux réglé en France aux yeux de notre premier personnage. Non. Comme souvent, quelqu'un passe du coq à l'âne.

— Vous êtes allé en France ?

Voilà déclenché, sans qu'on sache non plus pourquoi, un désir de voyager, la France tout d'abord, puis l'Italie qu'on n'atteindra pas. Désir si impérieux qu'il est aussitôt réalisé.

De la hauteur des vagues, des vents qui ont dû être favorables, de la blancheur des falaises qui apparaissent dans la brume du matin, de l'habileté de l'équipage accoutumé à la traversée, des cris rieurs des mouettes, rien n'est dit. Nous voilà à Calais, dans une auberge, et le voyageur qui entend se diriger vers Paris et Versailles mais ne souhaite pas prendre la poste, se voit accompagner par l'aubergiste jusqu'à sa remise où une collection de voitures sont à disposition. Une jeune veuve, vingt-cinq ans peut-être, est dans la même situation et les voilà qui se retrouvent tous les deux à attendre l'aubergiste qui est allé chercher la clef. Elle est jolie, attirante, et l'un pour l'autre, l'une pour l'autre, se sentent comme une inclination naissante. Il y a là une désobligeante, voiture que les Français nomment ainsi parce



qu'elle ne comporte qu'une place. Notre voyageur penche plutôt pour un véhicule à deux places, et puisque la jolie voyageuse a déclaré se rendre à Amiens, qui est sur la route, il lui propose de l'y déposer. Quelle histoire amoureuse pourrait bien naître là ? Hélas, l'aubergiste avertit la jeune femme que son frère vient d'arriver, et notre voyageur partira seul. À Montreuil sur Mer (Montruil dans la prononciation britannique), il sera abordé par un homme qui cherche à s'engager comme serviteur : Laffleur est un Français léger, rieur, débrouillard, prompt à s'affliger du malheur d'autrui, fidèle à ses maîtres. Les voilà partis.

Ce sera un voyage sentimental, ce qu'indique le titre du livre. Sentimental ? Le mot semble avoir existé en anglais, peut-être en français, avec des sens instables, peu utilisé. Le succès du livre sera tel,



que le vocable entrera alors dans chaque pays, chaque culture. Peu de mots auront été inventés ou réinventés par un auteur, qui n'aient pris une telle importance dans la vie de tous. En Angleterre se crée bientôt à la suite du livre le *Sentimental Magazine*. En France, comme ailleurs en Europe, le mot apparaît vraiment avec la traduction du livre, en 1769. Bien inspiré, le traducteur note : « *Le mot anglais sentimental n'a pu se rendre en français par aucune expression qui pût y répondre, et on l'a laissé subsister. Peut-être trouvera-t-on en lisant qu'il méritoit de passer dans notre langue.* » Immédiatement en effet, il est

repris par une multitude d'autres auteurs. Flaubert, bien plus tard, le mêlera avec bonheur à éducation. En Allemagne, le traducteur invente pour le rendre « *empfindsam*. »

Ne s'étant jamais rencontré, on ne sait ce qu'un tel vocable peut bien signifier quand il apparaît. Généralement, quand un écrivain utilise pour le titre de son livre un mot inconnu, il s'en explique dans une préface. Mais notre histoire a commencé par une affirmation, au cœur d'une situation inconnue sans aucune autre précision. Resté seul dans la remise de l'aubergiste de Calais, le voyageur a tout d'abord décidé d'essayer la désobligeante. S'y étant installé, et alors que l'histoire est déjà lancée, le voilà qui se décide à rédiger avec retard la préface de son voyage. Mais elle n'« obligera » en rien le lecteur. « *Je n'ai jamais entendu parler,* » note un autre voyageur anglais qui regarde notre héros descendre de la voiture et commente le livre dans lequel il joue un petit rôle, « *d'une préface écrite dans un désobligeante.* » La réponse ? « *Elle eût été meilleure, écrite dans un vis-à-vis.* » Et sa conclusion : « *Comme un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais, je me dirigeai vers ma chambre.* »

Cette préface explique donc seulement qu'il existe plusieurs types de voyageurs :

Voyageurs Désœuvrés,
 Voyageurs Curieux,
 Voyageurs Menteurs,
 Voyageurs Orgueilleux,
 Voyageurs Vaniteux,
 Voyageurs Spleenétiques,

Puis suivent les Voyageurs par Nécessité,
 Le Voyageur délinquant et criminel,
 Le Voyageur malheureux et innocent,
 Le simple Voyageur,

Et le dernier de tous (s'il vous plaît) Le
 Voyageur Sentimental (j'entends par là moi-même)

Mais de ce mot, nulle signification précise ne sera donnée. Il n'est défini que par opposition à tous les autres. C'est le récit lui-même qui laissera entendre son sens, vague toujours mais plaisant à loisir.

À l'époque, tout Anglais un peu cultivé et disposant de moyens financiers se doit de faire le « grand tour », c'est-à-dire visiter la France et l'Italie. Beaucoup en font un livre : rempli de descriptions des monuments, des paysages, des mœurs de ces contrées étranges pour un insulaire, le tout marqué par la personnalité de l'auteur, parfois empreint de sympathie, souvent assez atrabilaire et se plaignant de tout, nuant de sa bile ce qu'il a vu et entendu. Sterne, à travers son personnage qu'il nomme Yorick (le nom d'un bouffon bien connu des lecteurs de Shakespeare), a décidé d'être tout le contraire. Il est célèbre pour un livre étrange, *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, qui a cassé tous les codes du roman (le narrateur y demande par exemple au lecteur d'aller fermer la porte qu'un des personnages a laissée ouverte) et qui a fait polémique. Certains ont loué sa fantaisie, sa verve, son décousu – et Diderot, qui a fréquenté l'auteur dans les salons parisiens, s'en est enchanté, et inspiré pour son Jacques le Fataliste ; d'autres se sont emportés devant sa grossièreté, sa sophistication ennuyeuse à la longue, ses apartés et digressions, ses ruptures narratives à répétition. Cette fois, avec son Voyage, Sterne a décidé de s'abandonner à la bienveillance, la bonté sans naïveté : « *Salut à vous, chères petites amabilités de la vie, qui en adoucissez la route !* »¹ On s'apitoiera avec Lafleur sur l'émotion d'un homme dont l'âne a rendu le dernier soupir sur la route (il s'agit bien sûr, et l'auteur le suggère, d'un souvenir de Sancho Panza : ce voyage est aussi voyage dans les livres).

Empreint donc de bienveillance, le livre se désintéresse, on l'a vu, de tout ce qui remplit les récits de voyageurs : paysages, sites historiques, curiosités, avec les commentaires élogieux ou, au contraire, désobligeants, qui s'imposent. C'est une tabatière, la remise d'un aubergiste, qui sont décrites, les objets de la vie quotidienne, sans les commentaires d'un étranger. « *La vie est trop courte pour qu'on s'attarde aux formalités.* »²

Et puis, ce qui domine ce voyage est le hasard des rencontres. Rédigeant une courte autobiographie, Sterne dira que c'est par hasard qu'il est né, par hasard qu'il a appris à lire et à écrire, par hasard encore qu'il s'est marié, par hasard surtout qu'il est devenu écrivain. Pasteur, il vivait des sermons qu'il composait, n'écrivit que deux livres seulement, *Tristram Shandy* et *A Sentimental Journey Through France and Italy*. Il

1. Hail, ye small sweet courtesies of life, for smooth do ye make the road of it!

2. Life is too short to be long about the forms of it.

semble qu'il ait été dans sa vie tel qu'il apparaît dans ses deux romans, et surtout le second. Son presbytère est-il réduit en cendres, qu'il constate, philosophe : « *Tandis que je me préparais à revoir ma maison, ma maison était déjà brûlée. Il faut que je tire une maison de mon gousset.* » Sa philosophie de la vie est celle du *Voyage*.

Je suis en général un homme de bonne humeur et la gaieté n'est jamais si grande que lorsque je suis accablé de douleurs et d'infortunes en tout genre, j'entends des douleurs et des infortunes toutes personnelles. Aussitôt, c'est à qui se pressera autour de mon grabat, non pas pour pleurer, mais pour rire à mes peines, pour m'ouïr plaisanter à la question, pour me voir raffiner mon être dans mes tourments.

Et sa théologie pourtant protestante n'était pas celle d'un christianisme austère et tourné vers la douleur.

Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie, et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie – modérée et réglée sur de bons principes – est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés, et qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le ciel.

Il revint de son voyage en France affaibli, alors qu'il y avait cherché un regain de forces. À Yorick, il fit dire dans le livre :

Un des singuliers bonheurs de ma vie a toujours été, je l'ai dit au lecteur, de me trouver, presque à toute heure, éperdument amoureux de quelque femme.

Une jeune admiratrice de l'auteur de son roman favori survint pour lui proposer de s'occuper de lui. Comme il se devait, il en tomba amoureux et crut pouvoir en retrouver la santé, alors qu'il se mourait. Alors qu'il se plaignait du froid qui envahissait ses pieds, elle souleva délicatement l'édredon et les lui prit dans ses mains, tentant de les réchauffer. « *Non, non,* » murmura-t-il, « *pas sur les pieds, sur le cœur votre main, sur le cœur.* » Elle la glissa alors sous sa chemise, discerna encore un moment le presque imperceptible battement du faible organe, puis plus rien. Sterne mourut ainsi, sentimental ■

Références

Ogée Frédéric (1986) “‘This matter ?’ ‘Better in France ?’ Laurence Sterne et le voyage sentimental” in *Le continent européen et le monde anglo-américain aux XVII^e et XVIII^e siècles. Actes du Colloque – Société d'études anglo-américaines des 17^e et 18^e siècles.* pp. 5-15.

Sterne Laurence (2022) *Voyage sentimental en France et en Italie*, Paris, Gallimard/Folio.